

24 février 1801.

17

Monseigneur

J'ai tardé de répondre aux deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, parceque j'espérais être moi-même le porteur de ma réponse. En attendant j'ai eu soin de vous faire parvenir les eaux minérales, j'aurais désiré trouver quelque occasion; mais il ne s'en présente point, et j'ai dû me servir du Courier. J'ai pensé Monseigneur qu'il valait mieux payer quelques baches de plus pour le transport, que d'interrompre une Cure, qui doit être suivie.

Votre Grandeur ne m'est redevable que de 4 l. que j'ai avancé pour l'emballage des 8 premières cruches. J'ai payé le montant des huit dernières avec les 12^l que l'Ambassadeur d'Espagne m'a remises pour la dépense, que vous avez bien voulu accorder à sa demande. Il a été bien rejouis de la recevoir, et la bénédiction nuptiale s'est faite dans son appartement. Il y a assisté ainsi que son épouse et toute la maison.

Vous me demandez Monseigneur si l'on peut parler religion avec l'ancien Curé de Gaiff. Pour toute réponse je vous engagerai d'en faire l'affaire; Alors vous en jugerez par vous mêmes, et vous trouverez peut-être que ceux que l'on accuse de Philosophie, c'est à dire d'irreligion, sont souvent plus traitables que leurs Antagonistes. D'ailleurs pour ne pas se méprendre sur les opinions et le caractère d'un employé public tel que lui, il faut distinguer soigneusement le Ministre de l'homme. Le Ministre ne peut que transmettre les ordres de ses Supérieurs, il n'est que l'instrument, l'organe d'une volonté qui contraste souvent avec celle de l'homme. Adressez vous à ce dernier, il vous parlera, et vous en jugerez. Le nom de Philosophe est de nos jours un épouvantail, dont on se sert pour flatteusement aliéner les esprits et les cœurs, et pour brouiller avec l'opinion publique des hommes, qui ne méritent rien moins que la haine qu'on leur avoué.

Vous me dites Monseigneur que M^r le Secrétaire ne vous a pas rendu une de mes lettres, dont vous avez cependant une copie. Y aurait il de l'indiscretion de vous demander de quelle lettre vous voulez me parler. Serait ce peut être de celle qui contenait la critique du fameux mémoire? Je ne vous cacherais pas que je serais fâché que cette pièce tombât entre les mains de tout le monde. Non pas que je craigne, car un homme qui ne demande rien à personne n'est pas fait pour être le jouet de la crainte. Cependant je n'aimerais pas avoir à mes trousses des Aboyeurs tels que le Curé de Villaz et d'autres. Je me craignais encore trop pour de ma franchise si par des menagemens de circonstance on se contentait de flétrir en secret celui que l'on n'osait pas encore attaquer en public. Je me rappelle ici Monseigneur les premiers momens de notre révolution, le mémoire que je vous présentai, les suites inattendues d'une démarche secrète, respectueuse et commandée par les circonstances. L'orage a passé, s'il s'en elevait de nouveaux, ils passeroient de même et ils ne m'auroient pas épouvanté. —

Je suis Monseigneur que le Gouvernement a fait réponse à votre mémoire, je n'ai pas cherché à m'en instruire, encore moins à acquiescer quelque influence dans cette affaire. Je n'étais prononcé auprès de vous, j'avais prévu vos représentations, je vous avais parlé du succès que vous pourriez en attendre; ma délicatesse ne me permettait plus de m'en mêler. Quant depuis que je suis ici je m'en suis toujours tenu dans les bornes de mes fonctions; d'abord parce que je me ferois un grand éloignement pour les affaires ensuite parce que cet éloignement était nécessaire au succès de mes ministères. On nous accuse de nous immiscer sans cesse dans les fonctions du Gouvernement, on nous reproche l'ambition et l'intrigue; ma tâche était de montrer la fausseté de cette inculpation, si générale et si injurieuse, j'ai tâché de la remplir, et mes efforts n'ont pas été sans succès.

Je dois encore dire un mot sur mon dernier voyage à Fribourg. N'allez pas croire Monseigneur que j'y suis venu pour appuyer les demandes des deux personages que je vous amenai. Votre Grandeur a dû s'appercevoir que je repugnais de m'associer à côté des pétitionnaires, et que je m'en éloignai aussitôt qu'il me fut possible. Je montai en voiture avec eux sans savoir ce qui les amenait dans ma ville natale, dans la route il me firent connaître leurs intentions, quoique très imparfaitement; et je promis de vous les présenter en reconnaissance du service qu'il m'avaient rendu en m'accordant une place dans leur voiture. Voilà toute la part que j'ai eu à cette affaire.

Recevez Monseigneur. Hommage de mon respect et de
ma dévotion

De Votre Grandeur

Votre humble et très obéissant serviteur
G. Girard *Girard*

Rome le 24 février 1701

À la révérendissime
Évêque de Lausanne
à Fribourg